

tout entier dans une admirable formule : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fit. »

Mais comme il est surabondamment prouvé que l'humanité a une souveraine horreur pour ce précepte, qui est à lui seul tout un cours de socialisme, il est inutile de m'y arrêter.

Je n'ai fait que le citer, et déjà j'entends celui-ci m'accuser de vouloir la lui faire à la vertu.

Passons.

. Mieux vaut donc prendre la vie gaîment, comme le fait cet excellent prince de Galles, qui ne perd jamais une occasion de s'amuser royalement.

Mercredi dernier, un des chevaux du prince, *Hohenlinden* (tout est allemand dans la famille), a gagné une course à Kempton, et cet événement a réjoui à tel point le fils aîné de Sa Majesté, qu'il est arrivé le soir à l'Opéra Comique dans un état... major.

Cette douce gaîté ne fit qu'augmenter graduellement, si bien, qu'au second acte, les exclamations et le bruit sortant de la loge royale empêchaient les acteurs de parler et les spectateurs d'entendre. Les invités de Son Altesse étaient tout aussi charmants que celle-ci.

Cela dura une heure, c'est-à-dire jusqu'au départ du prince, et je suis certain que, si vous ou moi nous nous permettions de nous conduire de la sorte au théâtre, on nous arrêterait sans souci de notre qualité de citoyen britannique, et le lendemain le Recorder serait même capable de nous condamner.

Mais il paraît qu'en Angleterre cela ne se passe pas ainsi, et que les princes ont le droit de tout dire et de tout boire.

Pas beaucoup de buveurs d'eau dans la famille royale !

Ah ! si tout le monde prenait le prince de Galles pour modèle, quel plaisir nous aurions tous, et comme la vie serait rose !

N'importe ! en voilà un qui est bien heureux que sa maman soit venue au monde avant lui.

. Un contraste.

Tout n'est pas rose dans le métier de député anglais, et s'il est vrai qu'ils habitent le pays le plus libre de la terre, il est plus exact encore de dire qu'il n'existe pas une contrée où l'on soit plus exposé à être mis en prison qu'en Angleterre. L'autre soir encore les citoyens de Londres ont assisté au spectacle le plus étrange qui se puisse voir en pays constitutionnel.

La séance de la Chambre des Communes venait de finir, quand M. Baffour, ayant paraît-il à se plaindre de deux députés irlandais, MM. Pyne et Gilhooly, ordonna à un mouchard de les suivre et de les arrêter.

Les députés s'aperçurent de la chose et sautèrent en voiture, le mouchard en fit autant et la chasse commença au grand ébahissement des bons bourgeois, qui voyaient passer ces deux fiacres lancés comme deux boulets de canon dans les rues de Londres, tout le monde se garant pour ne pas être atteint par ces projectiles.

Gibier et limier paicoururent ainsi plusieurs milles, et cette course effrénée, jetant l'émoi dans la grande ville anglaise, on téléphona partout d'arrêter chasseurs et chassés. Un voilier de *police men* s'élança et, après une course vertigineuse, réussit à arrêter..... le mouchard, qui protestait au nom de la Reine, au nom de la loi, au nom de l'inviolabilité du citoyen britannique.

On s'expliqua, on laissa aller le mouchard et la chasse recommença, mais les députés avaient profité de l'incident et ils ne purent être rejoints que le lendemain en venant à la Chambre.

Très jolie, cette chasse aux représentants du peuple.

. Le premier paragraphe de ma causerie est une citation, ainsi que le prouvent les guillemets et les lignes qui suivent, mais j'ai oublié de vous dire que je l'avais emprunté à un excellent article publié dans *Le Semeur*, et si je reviens ainsi sur mes pas, c'est surtout pour vous dire quelques mots de cette excellente publication bimensuelle, unique en son genre.

Il y a bientôt quatre ans, dans un de mes premiers *Entre-Nous* du MONDE ILLUSTRÉ, je vous

citais quelques vers d'un jeune poète, Charles Fuster, inconnu jusqu'alors—il avait je crois, vingt ans à peine — et auquel moi, simple soldat de la grande armée de la plume, je prédisais un brillant avenir.

J'avais remarqué en lui une sûreté de jugement, un goût sérieux, un coup d'œil juste, tels que je n'ai pas hésité à pressentir un homme qui ferait sa margue et aurait une influence bienfaisante dans ce temps où le style surchauffé de certains écrivains tend plutôt à faire éclater le cerveau des lecteurs qu'à tout autre chose.

Dans cette foule où tant de détraqués viennent nous vanter les parfums du fumier, il est bon de rencontrer quelqu'un qui leur fasse observer qu'il est mieux de préférer le salon au *buen retiro*.

. C'est ce qu'a parfaitement compris M. Fuster, qui est aujourd'hui directeur de *Semeur*, journal qui fait autorité dans le monde littéraire.

Tous les auteurs et critiques français les plus renommés y collaborent, et je citerai au hasard : MM. Coppée, Theuriet, Manuel, Henri de Bornier, Soulayr, Mistral, Jean Aicard, Lapommeraye, Fonquier, Bigot, Francisque Bouillier, Melchior de Vogué, notre compatriote Louis Fréchette, Pouvillon, etc., etc.

Je n'ai pas l'habitude de faire de réclame, mais je fais exception à la règle en faveur du *Semeur*, parce qu'il marche lui-même en dehors des sentiers battus.

Le premier numéro, qui compte 72 colonnes, grand format, renferme un très éloquent article de M. Charles Fuster, des poésies de Mistral, Chantavoine, Ch. Canivet, etc. ; une nouvelle de Mme Henry Gréville ; un article de M. Jules Levallois sur *Hector Malot* ; un article d'actualité sur la *Souris* et la *Tosca* ; quelques pages sur *Massenet chez lui*, d'autres sur *Clovis Hugues*, d'autres sur un oublié, Hippolyte de la Morvonnais. Puis viennent : un article d'art, de M. Marcel Fouquier ; une étude sur la ville allemande de *Leipzig*, par M. Adrien Wagnon ; le commencement d'un roman, la *Ninetta* ; quelques pages de M. Frédéric Lohée sur le *Paradoxe* ; des poésies exquises de MM Prosper Blanchemain, Georges Lafenestre, François Coppée, André Theuriet ; puis des vers de Napoléon Ier, et un article sur les nouveautés de la librairie. Enfin, sous la rubrique : « Ce qui se passe », le *Semeur* résume tous les faits intéressants de la quinzaine.

Les amateurs, jeunes et vieux, de littérature et de critique saines, ne peuvent trouver de meilleur recueil que le *Semeur*.

. La ville de Rouen sera prochainement le théâtre d'un événement sans précédent dans l'histoire, et voici ce que je lis à ce sujet dans le *Drapeau*, organe de la ligue des Patriotes :

La bannière que Jeanne d'Arc portait aux combats, et sous laquelle elle conduisit jusqu'à Reims la monarchie délivrée par elle, est précieusement conservée à Orléans. La pensée des Rouennais est d'en demander pour quelques jours la garde, lors de l'inauguration du monument élevé par eux à la mémoire des soldats morts en 1870-71.

Le magnifique étendard, qui chassa l'ennemi du sol de France, reparaitrait donc, entouré de toutes les sociétés patriotiques, salué par toutes les troupes présentes, escorté de tous les drapeaux d'un corps d'armée, pour s'incliner devant la tombe des vaincus et se relever en gage de victoire. Nous irions le chercher à Orléans même, pour le conduire, ce saint lambeau, dont nul n'ignorerait le sens et ne discuterait l'éclat, à travers les routes de France, par la Beauce, par la capitale, par la vallée de la Seine, jusqu'à Rouen, où la vierge fut martyre, et où son supplice affirma autour d'elle la résurrection des espérances et des forces de la patrie.

Bravo ! c'est une idée magnifique, et je suis heureux de voir que les Rouennais ne veulent pas s'arrêter là, puisqu'ils organisent en ce moment une souscription pour élever à la grande Française, à la sublime Jeanne, un monument national dans la ville où elle a été brûlée.

Nos cousins Normands ne refuseront pas, j'en suis sûr, notre coopération à cette œuvre patriotique et je les prie de croire qu'ils peuvent nous envoyer des listes.

On signera et on donnera ; ce sera un lien de plus entre la nouvelle France et la vieille Gaule, entre la mère aimée et l'enfant abandonné.

. La discipline militaire n'est pas observée d'une manière bien stricte en Canada, où soldats et officiers en prennent à leur aise.

Voici une anecdote racontée par le général Luard :

C'était en... n'importe quelle année, au camp de Laprairie, je m'approchai d'une sentinelle qui me regarda passer sans manifester la moindre attention et sans me faire même un soupçon de salut.

Etonné de cette étrange quiétude, je m'arrêtai et dis au soldat :

— Ne me connaissez-vous donc pas ?

— Je n'ai pas ce plaisir, répondit le troupier.

— Je suis le général Luard, commandant la milice.

— Vrai ! Pas une mauvaise place ! Gardez-la. Enchanté d'avoir fait votre connaissance. Une poignée de main, mon vieux !

Le général s'en alla tout ahuri !

Leon Luard

LA COLOMBE

La Colombe à mort est blessée ;
Mes plombs, au cœur, ont fait leur trou ;
Le sang rougit le joli cou ;
L'aile soyeuse pend, cassée.

Quand, d'un bond, je l'eus ramassée,
Maudissant l'adresse du coup,
Contre mes lèvres, comme un fou,
En pleurant je la tins pressée.

Et le pauvre oiseau des amours
Me dit, entr'ouvrant ses yeux lourds :
« J'avais ainsi rêvé ma tombe,

« Près d'une bouche et sur un sein...
« Sèche tes pleurs, cher assassin :
« Grâce à toi, je meurs en colombe ! »

JOSÉPHIN SOULARY.

LES CANADIENS DES ÉTATS-UNIS



Dans la nomenclature des citoyens riches de Holyoke, publiée récemment par un journal de cette ville, nous avons remarqué avec plaisir le nom de M. Gilbert Potvin, un bon Canadien qui a marché à pas de géant dans

la voie de la fortune.

M. Potvin, qui habite les États-Unis depuis 1854, s'est acquis, par son travail, son énergie et son génie des affaires, une fortune considérable et l'estime de tous ses concitoyens. Aujourd'hui, il figure parmi les plus riches citoyens de Holyoke, et sait employer ses moyens pour le plus grand bien du public, surtout de la population Canadienne, à laquelle il est particulièrement attaché.

Bon Canadien et bon citoyen, M. Potvin est tenu en haute estime par tous ceux qui ont le plaisir de l'approcher.

Nous aurons prochainement l'occasion de nous entendre plus longuement sur ce sujet si intéressant pour nos compatriotes de cette ville.

Chaque fois qu'on élève une fille, on fonde une petite école.—JULES SIMON.

Dans un temps où l'on met si facilement ses aliénés à l'hôpital, l'imagination est la seule folle qu'on aime à garder au logis.—G. M. VALTOUR.

Le silence est pour le grand parleur un supplice cruel ; et le babillard ignorant est pour ceux qui l'écoutent un pesant fardeau.—DR CH. DE GUISE.